



Peter Grimes dans la mise en scène de Yoshi Oida.

JEAN-PIERRE MAURIN

Heureux comme Britten à Lyon

On ne peut pas dire que la France ait fait honneur l'an dernier au centenaire de la naissance de Britten. Lyon rattrape ce manque avec bonheur.

Bravo d'abord pour la très belle initiative de l'Opéra de Lyon qui, cinq ans après un remarquable *Death in Venice*, ouvre à nouveau sa scène à trois ouvrages majeurs de Britten : une reprise et deux nouvelles productions. Trois opéras d'un coup : quelle autre scène française peut se vanter d'une telle performance, après le silence qui a accompagné l'année du centenaire de la naissance de Britten ?

Curlw River, dans la mise en scène et les lumières très inspirées d'Olivier Py, avait déjà été présenté dans cette salle en 2008, après avoir bien voyagé. L'appréciation fut unanime et peut le demeurer. Conçu pour une petite église en 1964, cette « Parabole d'église », adaptée d'un troublant *no* japonais médiéval relatant l'errance d'une femme folle à la recherche de son enfant disparu, trouve une éton-

nante traduction dans un lieu plus vaste. Certes, l'austérité est toujours présente, mais ce parcours initiatique est transcendé par la cohésion d'une mise en scène des plus ingénieuses et remarquablement éclairée : les huit instrumentistes, surplombant les chanteurs, les baignent de leur sonorités lancinantes et exotiques. Alan Woodbridge les dirige avec précision et délicatesse. La « folle » du ténor Michael Slattery est bouleversante, épaulée par une distribution exemplaire.

Absolu miracle

Le *Peter Grimes* mis en scène par le Japonais Yoshi Oida (auquel on devait, à Lyon déjà, en 2009, une *Mort à Venise* de haute volée), joue d'une habile prolepse : la barque défoncée de Peter, seul élément de décor, sert de banc d'accusé, avant de se retrouver, à terre ou dans

les airs, à tout instant, pitoyable représentation d'une fatalité. L'essentiel du décor, sur un fond de goémons inquiétants, est par ailleurs composé de containers amovibles qui dessinent l'architecture d'un port, aussi refermé sur lui-même que cette société figée. Là, le Grimes plutôt décevant d'Alan Oke évolue avec une gaucherie qui n'a rien à voir avec le drame

intérieur ou la folie visionnaire qu'on a vus chez ses comparés. C'est un être quelconque, soit (son précédent Grimes dans *Classica* n° 162, p. 118) : mais la voix est trop blanche, l'incarnation trop fruste, à l'inverse d'une Ellen (Michaela Kaune) d'une très belle intensité lyrique.

Reste l'absolu miracle d'un *Tour d'écrou*, à nouveau dirigé avec limpidité par Kazushi Ono, dans la mise en scène lumineuse de Valentina Carrasco. Les présences en ombres chinoises, les meubles appelés à rejoindre les cintres, tout comme les personnages, pris dans une toile d'araignée qui ne cesse d'envahir le plateau, mais sans oppression, plutôt l'échafaudage d'une partition scénique fascinante, illuminée par des éclairages qui métamorphosent les lieux et rendent sa magie à un ouvrage trop souvent confiné au sinistre fantasmagorique. La distribution est de belle eau : les enfants sont parfaits, Mrs. Grose et la Gouvernante et le Quint nerveux d'Andrew Tortise s'imposent aisément dans cette production majeure, qui couronne un cycle valeureux et audacieux, qu'on ne peut que saluer. ♦ **Xavier de Gaulle**

PETER GRIMES, LE TOUR D'ÉCROU ET CURLW RIVER
de Britten, Lyon, Opéra,
les 27, 28 et 29 avril



Le Tour d'écrou mis en scène par Valentina Carrasco : lumineux.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ